

L'Abcille de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED

HUGUES J. DE LA VERGNE PRÉSIDENT MAURICE LAFARGUE Directeur-Gérant GEO. P. KAUFMANN Vice-Président

Bureaux: 323 Rue de Chartres entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter

Pour les petites annonces de demandes, ventes, locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 5 sous la ligne, voir une autre page du journal.

L'Abcille est en vente au kiosque de journaux du "Times Square Building," à New-York.

TEMPERATURE.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue du Canal, Nouvelle-Orléans, Lne.

Jeuvi 5 novembre 1914.

Table with 3 columns: Fahrenheit, Centigrade, and time of day (7 h. du matin, Midi, 3 p. m., 5 p. m.).

Par le Fer et par le Feu

VISIONS TRAGIQUES

A V... entre R... et C..., où, après une randonnée déjà longue, l'auto s'arrête, nous avons eu une première vision de la guerre. C'est un pauvre village mis à sac par les Allemands, et comme on sait, ils s'y entendent. Après avoir bu, ils ont couché sur des matelas posés sur le carreau, au milieu des bouteilles vides; ils ont dormi là, ivres morts, et le matin venu, mal dégrisé, ils ont tout cassé, tout dévasté, laissant de leur passage une marque d'authenticité indéniable, un "made in Germany" n'ayant besoin d'aucun brevet. Eventrées, des armoires laissent pendre des chemises et des bas de femmes; des mains rustaudes les ont cancriolées, cherchant la cachette qui aurait pu receler quelque argent.

Au fond de la place, tandis qu'à droite, dans une remise, achèvent de crever deux de leurs chevaux blessés, donne la grille du château du baron de L. D... Le château est en reconstruction, son mobilier et ses archives ont été transportés dans les communs. Tapis, meubles, ils ont tout descendu. On dirait quelquel magasin de bric-à-brac dévalisé par des apaches interrompus dans leur besogne par l'arrivée d'une ronde.

Un cuisinier français est venu mourir au château. A l'entrée du parc, une tombe a été creusée. Une croix se dresse, portant un nom, autour de laquelle des mains pieuses ont planté des fleurs.

A la mairie, la salle d'école a été également dévastée; des dessins grossiers, des inscriptions à la craie attestent sur les tableaux noirs la culture germanique, ce pendant que le couvercle vide d'une machine à écrire prouve que la convoitise des soldats du Kaiser ne s'attache pas uniquement aux pendules.

Anxieuses, bavardes et accueillantes, des femmes sont massées aux portes. Gourmandes de nouvelles, elles ont emprunté en notre absence le journal laissé sur le siège de la voiture et ont un large sourire pour nous remercier de le leur laisser.

Après V..., la paix revient. Dans le calme d'un bel après-midi, des paysans vaquent aux travaux de la terre, des vaches paissent, des enfants jouent; on se croirait loin de la guerre et de ses horreurs.

Seul un pont largement coupé rappelle à la réalité; dans une ambulance, une quinzaine de blessés allemands sont soignés; puis c'est T..., dont on a fait également sauter le pont.

Une passerelle jetée sur l'arche coupée permet d'entrer à M... A l'hôpital où nous nous présentons, quelques blessés, des Marocains la plupart, demeurent seuls. Ils parlent correctement français, font preuve d'un loyalisme parfait; leurs yeux s'illuminent aux bonnes nouvelles que nous leur donnons. L'un qui, ne fumant pas, avait refusé le paquet de tabac que je lui offrais, pris d'un remords, a ce mot charmant, témoignant d'une délicatesse imprévue:

— Pardou, je ne fume pas, c'est vrai... Mais, pourriez-vous m'en donner un pour, mon infirmier. Il me soigne si bien!

Dans une chambre d'officier, un jeune sous-lieutenant, sorti de Saint-Cyr pour marcher à l'ennemi, se souève sur son lit à notre arrivée. Ses deux blessures, dont la première ne lui fit pas abandonner le commandement de sa section, n'ont rien enlevé de la correction militaire habituelle à l'Écote; lui-même se présente:

— Lieutenant X... Nous lui serrons la main avec effusion. Il n'a qu'une idée: se remettre et retourner au feu.

Hélas! entre M... et V... le tableau change; la route que nous suivons offre le lamentable spectacle du retour dans leurs maisons, sans doute effondrées, de paysans qui avaient fui devant l'ouragan de fer qui, à droite et à gauche, a abattu les arbres bordant les talus. Femmes et enfants, au milieu de meubles et de matelas, des familles entières sont entassés dans des fourragères. Dociles, des vaches et des bœufs suivent, de leur pas lent.

A V..., une ambulance française, vide en ce moment, a remplacé l'ambulance allemande qui a transformé en étable la salle d'école.

Un pont coupé, à grand peine traversé, voici E..., où la lutte fut chaude et où des zouaves firent le lugubre office de fossoyeurs. Et le tableau atteint toute son horreur. Nous sommes au centre de l'action: des équipements, sacs, cartouchières parsèment les bords du chemin; derrière un petit bois où elle se croyait à l'abri de nos projectiles, une batterie allemande a laissé ses caissons, entourés de collets d'obus qui l'ont réduite au silence. Et ce sont gonflés, les pattes raidies, des chevaux morts, d'ou, lourde, dominant le grand si-

lence de la campagne, s'élève une odeur pestilentielle.

Muets, d'une grandeur tragique dans ce champ de désolation, deux zouaves gardent ce charnier, figurants épiques d'une épopée dont les pages vont se dérouler devant nous.

Sur les bords d'un chemin de terre, à quelques cents mètres de distance, Allemands et Français sont tombés là, en si grand nombre, que, malgré leur admirable bonne volonté, zouaves et territoriaux n'ont pu encore les enterrer tous. Une indicible émotion nous étreint. Emus, nous saluons les nôtres et détournons les yeux pour les reporter sur les fantassins allemands dont les uniformes gris se confondent avec la terre, cette terre de France où, vaincus, ils dorment leur éternel sommeil.

Derrière une meule, derrière un rouleau compresseur ils se sont réfugiés, espérant échapper à la nappe destructive qui les fauchait; notre admirable canon de 75 a triomphé, par son tir indirect, de ces faibles obstacles. Gonflés, raidis, les uns tenant encore en main leur fusil, ils sont étendus côte à côte, au milieu d'un amoncellement impressionnant de fusils brisés, de sabres baionnettes, de sacs et de cartouchières.

Et le tableau change. Après la mort des hommes, la tristesse des choses. Des ruines, rien que des ruines, au milieu desquelles l'église dresse seule sa silhouette intacte, son horloge arrêtée à midi, marque la place du village de V... Les Prussiens s'étaient installés là, et il a fallu les en déloger.

A droite, précédé d'une large cour, s'élevait une maison bourgeoise à laquelle était accolée une ferme importante. Les Allemands y faisaient la bombe lorsque nos obus sont venus les surprendre. Au-dessus des parquets éventrés, une table se dresse encore chargée de bouteilles, des matelas sont étendus par terre, où des brutes avinées ont dû couvrir leur ivresse. Dans la cour, des poules et des lapins vont et viennent, ignorant du vent de mort qui a soufflé sur ce coin tranquille. Apeurés, tremblants, se rendant compte, elle, du danger qu'elle a couru, une chienne de chasse vient vers nous en rampant.

A A..., des pelles sur l'épaule, énergiquement commandés par leur capitaine, des zouaves partent accomplir leur funèbre métier de nécrophores.

L'auto rapide nous entraîne loin de ces champs désolés. La nature semble avoir repris ses droits; des paysans conduisent leur charrette, des fourragères débordent de foin; la guerre, dont l'odeur nous poursuit semblerait s'être éloignée de nous, si, tout à coup, dans le crépuscule qui vient, ne s'élevaient les ruines calcinées de S...

ils ont brûlé la coquette petite villa, comme ils avaient brûlé Louvain. "Par le fer et par le feu," ce n'est plus là un titre de roman; l'Empereur allemand a fait entrer ces mots dans la réalité, vouant, comme son ancêtre Attila, son nom à l'exécration des peuples.

On annonce la mort de: Le colonel de Féraudy, du 77e d'infanterie, commandant par intérim de la brigade, tué à l'ennemi. Le lieutenant-colonel Prévost, du 317e d'infanterie, tué à l'ennemi. Le lieutenant-colonel Bouteillou, de 5e d'infanterie, tué à l'ennemi. Le lieutenant-colonel René Barral, du 86e d'infanterie, blessé le 21 août en Meurthe-et-Moselle, décédé le 25 à Baccarat. Le commandant Félix-Lucien-Roger Debax, du 40e d'infanterie, tué le 24 août dans la Meuse. Le commandant Aubin, du 317e d'infanterie, tué à l'ennemi. Le commandant Robert Lequeux, du 93e d'infanterie, tué à l'ennemi. Le commandant Jean Ricou, du 21e d'infanterie, tué le 10 septembre dans la Meuse. Le commandant Lesquen du Plessis-Casso, du 74e d'infanterie, décédé des suites de ses blessures à l'hôpital de Rennes. Le commandant Bonnichon, du 53e d'artillerie, décédé des suites de ses blessures à l'ambulance américaine de Neuilly-sur-Seine. Le commandant Jannot, du 36e d'artillerie, blessé en Lorraine, ayant repris son service et tué dans l'Oise le 18 septembre. Le commandant Dutru, du 28e d'infanterie, tué au cours d'une reconnaissance dans la Marne. Le capitaine adjudant-major Claude Lherbette, du 2e zouaves, blessé le 22 août à l'ennemi et décédé le 30. Le capitaine Marcel de Vernis, du 140e d'infanterie, tué le 25 août, dans les Vosges. Le capitaine Gustave Plancaud, du 59e d'infanterie, section des mitrailleuses, tué le 25 septembre à la bataille de la Marne. Le capitaine David, du 13e d'infanterie, greffier du tribunal civil d'Anney, tué le 28 septembre dans la Meuse. Le capitaine Pierre Meurant, tué à l'ennemi. Le capitaine breveté Poutrin, du 127e d'infanterie, tué le 7 septembre à la bataille de la Marne, en commandant son bataillon. Le capitaine Saint-Ubéry, du 99e d'infanterie, tué en Alsace. Le capitaine Guilloteau, du 282e d'infanterie, tué à l'ennemi. Le capitaine Henri Quesnoy, du 60e d'infanterie, genre du général Favacq, tué à l'ennemi. Le capitaine René-Félix Proust, décédé des suites de ses blessures à l'hôpital de la rue de la République, à Orléans. Le lieutenant Charles-Henry de La Cornillière, du 276e d'infanterie, tué le 5 septembre aux combats de la Somme. Le lieutenant Jean Ritz, du 328e d'infanterie, fils du sous-directeur du Comptoir national d'Escompte de Paris, tué à l'ennemi. Le lieutenant Charles Fuhrro, du 127e d'infanterie, fils de feu le colonel Fuhrro, tué le 23 août

Morts au champ d'honneur

On annonce la mort de: Le colonel de Féraudy, du 77e d'infanterie, commandant par intérim de la brigade, tué à l'ennemi.

Le lieutenant-colonel Prévost, du 317e d'infanterie, tué à l'ennemi. Le lieutenant-colonel Bouteillou, de 5e d'infanterie, tué à l'ennemi.

Le lieutenant-colonel René Barral, du 86e d'infanterie, blessé le 21 août en Meurthe-et-Moselle, décédé le 25 à Baccarat.

Le commandant Félix-Lucien-Roger Debax, du 40e d'infanterie, tué le 24 août dans la Meuse. Le commandant Aubin, du 317e d'infanterie, tué à l'ennemi.

Le commandant Robert Lequeux, du 93e d'infanterie, tué à l'ennemi. Le commandant Jean Ricou, du 21e d'infanterie, tué le 10 septembre dans la Meuse.

Le commandant Lesquen du Plessis-Casso, du 74e d'infanterie, décédé des suites de ses blessures à l'hôpital de Rennes. Le commandant Bonnichon, du 53e d'artillerie, décédé des suites de ses blessures à l'ambulance américaine de Neuilly-sur-Seine.

Le commandant Jannot, du 36e d'artillerie, blessé en Lorraine, ayant repris son service et tué dans l'Oise le 18 septembre. Le commandant Dutru, du 28e d'infanterie, tué au cours d'une reconnaissance dans la Marne.

Le capitaine adjudant-major Claude Lherbette, du 2e zouaves, blessé le 22 août à l'ennemi et décédé le 30. Le capitaine Marcel de Vernis, du 140e d'infanterie, tué le 25 août, dans les Vosges.

Le capitaine Gustave Plancaud, du 59e d'infanterie, section des mitrailleuses, tué le 25 septembre à la bataille de la Marne. Le capitaine David, du 13e d'infanterie, greffier du tribunal civil d'Anney, tué le 28 septembre dans la Meuse.

Le capitaine Pierre Meurant, tué à l'ennemi. Le capitaine breveté Poutrin, du 127e d'infanterie, tué le 7 septembre à la bataille de la Marne, en commandant son bataillon.

Le capitaine Saint-Ubéry, du 99e d'infanterie, tué en Alsace. Le capitaine Guilloteau, du 282e d'infanterie, tué à l'ennemi. Le capitaine Henri Quesnoy, du 60e d'infanterie, genre du général Favacq, tué à l'ennemi.

Le capitaine René-Félix Proust, décédé des suites de ses blessures à l'hôpital de la rue de la République, à Orléans. Le lieutenant Charles-Henry de La Cornillière, du 276e d'infanterie, tué le 5 septembre aux combats de la Somme.

Le lieutenant Jean Ritz, du 328e d'infanterie, fils du sous-directeur du Comptoir national d'Escompte de Paris, tué à l'ennemi. Le lieutenant Charles Fuhrro, du 127e d'infanterie, fils de feu le colonel Fuhrro, tué le 23 août

en Belgique, d'un éclat d'obus à la tête.

Le lieutenant Joseph-Adolphe Andrain, du 43e d'infanterie, tué dans les Ardennes le 31 août.

Le lieutenant Edouard Vincens, du 7e d'infanterie coloniale, tué le 22 août en Belgique. Le lieutenant Girard de Pourville, de l'état-major du 13e corps, genre du général Dessirier, ancien gouverneur de Paris, tué à l'ennemi.

Le lieutenant Charles Levot, du 30e d'infanterie, tué dans les Vosges, le 2 septembre. Le lieutenant Gaston Deléau, du 240e de ligne, tué dans la Meuse.

Le sous-lieutenant Etienne Cuillierier, du 133e d'infanterie, tué dans les Vosges, le 3 septembre. Le sous-lieutenant Honoré Comte, du 26e dragons, décédé le 4 septembre des blessures reçues à l'ennemi.

Le sous-lieutenant Raoul Michel, du 339e d'infanterie, ingénieur de la Société minière l'Orb, tué dans les tranchées de Meurthe-et-Moselle, le 9 septembre. Le sous-lieutenant Jules-Maurice Rolin, du 8e d'artillerie, tué à l'ennemi.

Le sous-lieutenant Louis Dumoutier, du 39e d'infanterie, tué le 12 septembre aux combats du Nord. Le comte Jacques de Fontenailles, caporal du 66e d'infanterie, tué le 8 septembre à la bataille de la Marne.

M. Maurice Champavère, élève à l'École des beaux-arts, sergent au 238e d'infanterie, et son frère Raymond Champavère, caporal au 38e d'infanterie, tués tous deux à l'ennemi.

Le capitaine Gaucher, inspecteur des télégraphes à Paris, chargé pendant la guerre du service à Belfort et dans la Haute-Alsace, mort d'un accident en service commandé. Le capitaine Bavière, de l'École supérieure de guerre, chevalier de la Légion d'honneur, attaché à l'état-major de la 72e division de réserve, tué à l'ennemi le 12 septembre.

Le lieutenant-interprète Joseph Claverie, tué à l'ennemi. Agrégé d'allemand, il avait été plusieurs années lecteur à l'Université de Getttingue et allait être nommé professeur au lycée d'Orléans. Il était le fils de feu M. Claverie, censeur au lycée Condorcet.

Le lieutenant André Lacroix, du 226e d'infanterie, greffier en chef au tribunal de Nancy, fils du sous-chef au ministère des finances, tué à l'ennemi le 25 août.

M. Pierre Janin, fils du vice-président du conseil général de Seine-et-Oise, genre de M. Nénot, de l'Institut, tué à l'ennemi. M. Paul Dubroca, soldat au 49e d'infanterie, tué à l'ennemi, à vingt ans. Il était le petit-fils de M. Ernest Lavertujon, administrateur de l'Agence Havas, et neveu de Mme Henri Gounouilhou.

Cher ami, ... Ce matin nous avons quitté les tranchées, les pelles, les pioches et les fusils pour aller à la messe. (J'ai terriblement pensé à la jolie église de Parney, à son pasteur, à la douce tranquillité du pays angevin...)

Cette messe fut dite... par notre capitaine (officier de réserve), qui, sur le bleu et rouge uniforme, avait passé les ornements sacerdotaux; l'or des galons se mêlait aux ors divins.

Il nous dit quelques paroles et, sorties de cette bouche doublement autorisée, elles ont remué tous nos cœurs.

A l'élévation, nous avons tous senti qu'au-dessus des hommes et des armées. Il est "celui qui règne dans les cieux et de qui relèvent, tous les empires," celui qui permet

...cet esprit d'imprudence et d'erreur.

HYDRO THER MASS (massage) Procédé scientifique de bains turcs. Meilleur qu'une semaine au bord de la mer ou dans la montagne. Traitement de deux heures. Bains, de 8 à midi; massages de 1 heure à 8 heures et tout le dimanche. \$1.00 par traitement. Six séances pour \$5.00. Chiropodiste, manucure. Doigts \$1.00; \$25.00 par mois. Douche et natation, 50c; 5 pour \$10.00. Leçons de natation. 728 rue Gravier. M. et Mme ROBERT OSBORNE.

LE METHODE BERLITZ

Nous avons commencé des classes de Français spéciales pour enfants. Classes pour commençants et étudiants avancés, littérature et histoire. Aussi, leçons de conversation pour adultes, 2 fois par semaine. Nous garantissons que nos élèves obtiendront l'accent le plus pur. Visitez-nous, écrivez ou téléphonez.

The International School of Languages "Original Berlitz Method" 423 Bâtisse Audubon. Tél. Main 5091. merci ven d'm

Sucre de Louisiane

Dans des sacs en coton de la Louisiane du Raffineur au Consommateur

Pour bien établir la consommation du sucre de canne pur de la Louisiane dans les familles de notre ville et dans tout le Sud j'offre, pendant dix jours, commençant le 4 novembre 1914, à prendre des ordres pour être délivrés à partir du 14 novembre pour du sucre de canne de la Louisiane, blanc, pur et clarifié, aux prix suivants:

Sacs de 25 Livres Net, \$1.25 Sacs de 100 Livres Net, \$4.90 DELIVRES CHEZ VOUS

Pour les ordres en dehors de la ville ajoutez le montant de l'express ou du colis postal. Adressez tous les ordres, qui doivent être accompagnés du montant, au Bureau, 216 Bâtisse Godchaux, ou P. O. Box 317, Nouvelle-Orléans.

CHARLES F. TETE COMMERÇANT EN SUCRE

La messe du Capitaine

On a beaucoup dénoncé naguère en des temps plus sereins—l'attitude du soldat et du goupillon. Cola est un peu passé de mode depuis que tant de mains plûtôt vouées au goupillon tiennent et manient fort pertinemment le sabre.

Voici une lettre qui nous montre la presque simultanéité du geste du soldat et du geste du prêtre. Elle a été adressée, du front, à M. l'abbé Louis Bailu, curé de Parney, lequel veut bien me la communiquer.

Cher ami, ... Ce matin nous avons quitté les tranchées, les pelles, les pioches et les fusils pour aller à la messe. (J'ai terriblement pensé à la jolie église de Parney, à son pasteur, à la douce tranquillité du pays angevin...)

Cette messe fut dite... par notre capitaine (officier de réserve), qui, sur le bleu et rouge uniforme, avait passé les ornements sacerdotaux; l'or des galons se mêlait aux ors divins.

Il nous dit quelques paroles et, sorties de cette bouche doublement autorisée, elles ont remué tous nos cœurs.

A l'élévation, nous avons tous senti qu'au-dessus des hommes et des armées. Il est "celui qui règne dans les cieux et de qui relèvent, tous les empires," celui qui permet

...cet esprit d'imprudence et d'erreur.

La chute des rois funeste avant-coureur.

Spectacle inoubliable quand, devant toutes ces têtes inclinées, la chausable découvrant les éperons, l'officier donna la bénédiction!

Tous les gars de la Comté étaient là—ces Comtois, grands et gros gaillards, fils de ceux qui ont donné tant de durs soldats à la France—pensifs et braves...

Et pour le pain béni annuel... je l'envoie une bouchée de mon pain de guerre.

Ecris-moi. Pense à moi et à maman. TON AMI.

Ce n'est pas calomnier le régime que de supposer que ceux qui ont supprimé le privilège d'exemption militaire des clercs songeaient plutôt, ce faisant, à faire une bonne farce au clergé qu'à assurer la défense nationale, et ne prenaient pas garde à l'influence religieuse qu'ils allaient acquérir à la caserne. Cette courte et claire formule: "les curés sac au dos," il ne paraît pas en tout cas que l'opération par laquelle elle a été réalisée ait tourné au profit de l'anticléricalisme. Dieu se joue des desseins des hommes.

JULIEN DE NARFON.



WEAR THE ROBERT See instructions with your glasses H. J. ROBERT OPTICIEN 205-207 rue Canal Spécialiste Phone Main 4870

Feuilleton de l'Abcille de la Nlle-Orléans

No. 14 Commencé le 22 octobre 1914.

LE Roman d'une Mère

PAR MAXIME DUOSIER (Suite)

Là, dans un éclaircie voulue, on apercevait la campagne. La longue route conduisant à Tours s'étendait toute droite, bordée d'ormeaux qui, sous les feuilles jaunissantes, commençaient à allonger leurs ramures. Quelques maisons blanches, dont les toits d'ardoises scintillaient sous les derniers rayons du soleil, rompaient la monotonie de la plaine, plantée de vignes dont on n'apercevait plus que les marges tuteurs émergeant des rares feuilles encore éparpillées.

Le regard de Claire plongeait avidement au fond de la route, où, entre deux grands peupliers bien connus, souvent contemplés, s'élevait la modeste demeure de Mme Saligny. Que de fois elle s'était rendue là, pour guetter l'arrivée de Jean! Et tout à coup elle songea qu'il allait falloir l'avertir, lui annoncer sa rupture.

nouvelle souffrance. Que dirait elle à son fiancé, à leur prochaine entrevue? Comment lui apprendre la triste vérité?

Claire, à cette pensée, sentait un petit frisson lui courir par le corps, et elle se demandait si la mort ne serait pas préférable à la vie qu'elle mènerait désormais. Elle méprisait le marquis et n'oublierait jamais son cher Saligny.

Comme une vague idée de suicide la hantait, elle releva la tête et se vit enveloppée du regard suppliant de son père, qui, depuis un instant, semblait deviner les pensées sinistres qui assaillaient sa fille.

Claire eut une révolte, sa nature vaillante reprit à nouveau le dessus. — Je suis lâche, murmura-t-elle, se parlant durement à elle-même; je n'ai pas le droit de m'ôter la vie, je me dois à mon père, il est plus malheureux que moi.

A ce moment un nuage de poussière barra la route et l'en entendit le trot léger d'un cheval. — C'est maman, s'écria la jeune fille, reprenant par un effort de volonté un visage serein. Allons! mon père, du courage. Voyons, souriez un peu.

Et la pauvre enfant éclata d'un rire nerveux qui ressemblait à un sanglot. — Ne crains rien, ma fille, je serai calme. Mais je t'en prie, ne ris plus de cette façon, tu me fais mal et tu te tués à vouloir ainsi feindre la gaieté.

C'était bien Mme Braguemond; la voiture passa en coup de vent et peu après on entendit le sable craquer sous les roues. Claire prit le bras de son père et l'entraîna vers le château.

Ils allaient atteindre le grand escalier, quand Braguemond s'arrêta. — Et ta mère, mon enfant, comment allons-nous lui annoncer le changement survenu dans

nos projets à l'égard de Jean? Que va-t-elle penser?

— Soyez sans crainte, mon père, je m'en charge. Je ne lui dirais rien ce soir, car je suis encore un peu émue. Mais demain, après un nuit de repos, je lui parlerai. Elle ne fera pas d'objections au contraire. Vous le savez, c'était bien à contre cœur qu'elle me voyait devenir la femme de Jean Saligny. Cela ne sonne guère à l'oreille "Madame Saligny." "Madame la marquise de Beauséjour," à la bonne heure! voilà un titre flatteur. Elle sera très contente de mon changement d'idée, je vous en réponds.

Ils entrèrent dans le grand hall du château tout encombré de boîtes et de cartons, qu'une femme de chambre s'occupait déjà à transporter dans les appartements de sa maîtresse. C'étaient les acquisitions que Mme Braguemond avait allée faire à Tours.

Joyeuse et affairée, la mère de Claire donnait des ordres, oriant de sa chambre: — Dépêchez-vous, Justine, et surtout n'abîmez rien. C'est fini?

— Oui, madame, répondit la domestique debout au milieu de l'escahier; oui, je monte les derniers paquets.

Le dîner se passa comme à l'ordinaire, sans incident. Mme Braguemond trouva bien que son mari demeurait silencieux et mangeait du bout des dents. Inquiète, elle allait l'interroger sur les causes de sa tristesse, mais Claire, qui voyait le malheureux faiblir, lui épargna la question en racontant que son père avait beaucoup souffert toute la journée d'une violente migraine. Mme Braguemond, tranquillisée, se reprit à causer gaiement. Elle raconta sa promenade à Tours, ses courses interminables à travers les magasins, ses achats, et, heureuse, pleine d'une grande joie de vivre, elle forçait sa fille à rire avec elle.

Claire, depuis un instant, se sentait mal à

l'aise. Cette contrainte, ce calme forcé qu'elle s'imposait depuis de longues heures lui devenaient intolérables. Ses nerfs, tendus trop longtemps, qu'il fallait, une contraction la serrait à la gorge, elle étouffait; une petite sueur mouillait ses tempes. La pauvre enfant se demandait anxieuse si elle aurait encore la force de résister à la crise qu'elle sentait venir.

Emportée par le feu de son récit, Mme Braguemond ne s'apercevait de rien, mais le père suivait sur le visage de son enfant la lutte violente qui se livrait dans le cœur de la jeune fille. Il voulut abrèger son supplice et, se levant vivement, il déclara vouloir aller se reposer.

Mme Braguemond qui, en dépit de son caractère un peu difficile, aimait beaucoup son mari, l'accompagna; Claire se trouva seule et libre.

La nuit commençait à tomber, mais la soirée était belle, quoique un peu fraîche. La jeune fille pensa que l'air calmerait sa fièvre et, jetant sur ses épaules un léger manteau, elle sortit.

Claire sortit sans avoir remarqué, tant sa préoccupation était grande, l'air narquois, dont le valet de chambre, Baptiste, l'avait regardée en desservant sa table.

— Ah! ah! fit l'afreux drôle, dès qu'il vit Mlle Braguemond s'éloigner vers le parc; ah! ah! ma colombe, il paraît que les affaires ne vont pas. L'ingénieur m'a tout l'air d'être enfoncé, et je parierais que les actions du marquis sont à la hausse. Ce diable d'homme qui est venu aujourd'hui a sûrement causé tout ce trouble; comment? Voilà ce que je voudrais bien savoir. Mademoiselle était dans le petit salon, pas moyen d'entendre. Elle gardait la porte, mais, je vais prendre mes précautions, car il faut que je sache; ma fortune en dépend, et, si je veux épouser Mlle Justine, je dois plus que jamais surveiller mon acoustique.

Après avoir ainsi monologué, M. Baptiste s'offrit un petit verre, puis continua de mettre tout en ordre.

Une pluie légère força Claire à quitter le banc, où, défaillante, elle s'était assise pour se remettre un peu. Les jambes molles, les membres brisés, elle demanda à sa nature fière un dernier effort, pour aller retrouver sa mère et l'embrasser, ainsi qu'elle en avait l'habitude, avant de se retirer dans sa chambre.

— Bonsoir, maman. — Bonne nuit, ma fille. Enfin, elle est libre et bien seule dans le joli petit appartement qu'elle occupe au château. Un immense soulagement détend ses nerfs fatigués, elle sourit presque, en songeant qu'elle va pouvoir enfin pleurer. Ah! larmes bienfaisantes, combien l'on vous bénit, pour l'allègement que vous apportez aux souffrances trop aigres.

Abandonnée sur sa chaise longue, en peignoir de nuit, la jeune fille sanglota longtemps à petits coups pour éviter le bruit. Elle ne songeait à rien, sa pensée était comme perdue, elle ne souffrait pas, elle pleurait et la douleur contenue dans sa pauvre âme se soulageait par cette rosée.

Elle n'étouffait plus, peu à peu l'oppression pénible, qui étranglait les paroles dans sa gorge, se dissipait. Mais en même temps que tombait sa fièvre, un immense chagrin l'envahissait sur lui plus encore que sur elle-même.

Elle connaissait son fiancé, elle s'était donné le loisir d'apprécier son affection et elle savait combien la blessure serait douloureuse au cœur de cet homme sincère qui l'aimait vaillamment.